

et nulle communication perceptible consciemment par un sens quelconque n'existe entre les deux. Dans d'autres expériences, un individu écrit des mots, des nombres ou des lettres qu'un autre s'imaginait. Parfois ces expériences réussissent, d'autres fois elles échouent. En tout cas, la réussite a été si fréquente, qu'il faut exclure le hasard. La société en question est sérieuse et se compose d'hommes d'une honorabilité reconnue et en partie de réputation savante. Elle ne donne pas dans le charlatanisme spirite, et si ses recherches sur l'apparition des esprits ont répandu sur elle un jour un peu défavorable, on aurait pourtant tort de dédaigner aussi pour ce motif ses autres travaux. On peut d'autant plus facilement admettre la suggestion inconsciente, qu'elle est susceptible d'une explication satisfaisante par des faits sûrement établis. Chaque représentation impliquant un mouvement (et il n'y a pas d'autres représentations, puisque même les plus abstraites se composent en dernière analyse d'images motrices), provoque réellement ce mouvement, bien que dans la mesure la plus faible imaginable. Les muscles qui ont à exécuter le susdit mouvement reçoivent une toute légère impulsion, et les centres suprêmes deviennent conscients de celle-ci par le sens musculaire, qui réagit sur l'impulsion

reçue. Il faut se représenter le processus ainsi : la mémoire, l'intelligence et le jugement, quand ils élaborent une représentation, causent une innervation des muscles qui jouent un rôle dans cette représentation, et celle-ci n'atteint sa pleine intensité que quand le jugement est informé de l'innervation qui a eu lieu. C'est le professeur Stricker, de Vienne, qui, le premier, a exactement observé et décrit ce fait, uniquement, il est vrai, au point de vue de la formation des représentations phonétiques. Si, dit le savant physiologiste expérimental, on pense par exemple la lettre B, cette représentation amène une innervation des muscles labiaux qui concourent à la formation de la consonne B. La représentation « B » est donc en réalité une image du mouvement des lèvres, qui produit le B, et le mouvement est aussi perçu dans les lèvres, naturellement de façon très discrète. Ce que Stricker dit des mouvements des muscles de l'appareil du langage, peut s'appliquer aussi aux mouvements de tous les autres muscles. Quand apparaît dans la conscience la représentation de l'acte de courir, on éprouve une sensation motrice dans les muscles des extrémités inférieures, etc. Si chaque représentation d'un mouvement n'a pas pour conséquence immédiate le mouvement lui-même, cela provient en premier lieu de ce que

l'impulsion que la simple image motrice envoie dans les muscles correspondants est trop faible pour causer une contraction efficace de ceux-ci, et en second lieu de ce que la conscience oppose une représentation inhibitrice à toutes les images motrices dont la réalisation n'est pas désirée. La représentation est-elle très vive ou la conscience n'a-t-elle pas la force et l'habitude d'élaborer des représentations inhibitrices d'une suffisante intensité, alors l'image motrice suffit réellement pour provoquer au moins une esquisse nettement perceptible du mouvement même. C'est là l'explication de cet état pathologique étrange appelé « myriachit », où le malade est forcé d'imiter malgré lui tous les mouvements qu'il voit se produire devant lui. Le mot pensé est murmuré ; il se produit un monologue ; la série pensée de mouvements est marquée avec les mains et les bras ; il y a gesticulation. Monologue et gesticulation, ces particularités des personnes à tempérament très vif ou insuffisamment exercées à se contrôler, mais qu'on observe aussi chez des individus de sens rassis et bien élevés, en proie à des émotions particulièrement fortes, sont des confirmations observables à tout instant de la justesse et de la généralité de la loi de Stricker sur les « images motrices ». Mais ce qui, dans le mo-

nologue et la gesticulation, est grossièrement perceptible, cela se passe constamment et dans chaque représentation en une mesure tout à fait faible, d'ordinaire non perceptible consciemment avec nos sens. Le mot que nous pensons, nous le formons réellement avec nos organes du langage ; le mouvement que nous représentons est exécuté réellement, c'est-à-dire marqué ou esquissé par nos muscles. Or, comme nous ne pensons qu'en paroles et en d'autres images motrices, je puis dire que nous exprimons en vérité toutes nos pensées même les plus secrètes par le mot et le geste. En règle générale, il est vrai, ce monologue inconscient, ce jeu inintentionné de gestes ne sont ni entendus ni vus. Mais ils le seraient immédiatement, si nous avions des sens assez délicats, ou si nous possédions des instruments à la façon du microscope et du microphone, qui rendraient nettement visibles et perceptibles les plus petits mouvements des muscles de l'appareil du langage, des extrémités, du visage, etc.¹. Or, qui nous dit que nos sens, ou du moins les sens de certains individus particulièrement organisés, ne perçoivent pas ces mouvements minimes ? Sans

¹ Sommer a imaginé un dispositif, incomplet encore, mais plein de promesses, qui enregistre réellement les mouvements imperceptibles des mains et des doigts sous l'effet d'une excitation.

doute, on ne devient pas conscient de cela, mais ce n'est nullement une preuve que la chose n'existe pas. Car nous savons par expérience qu'une impression sensorielle doit déjà avoir une certaine force, pour être communiquée par le centre de perception à la conscience, et que même de très fortes impressions des sens restent inaperçues par la conscience, quand celle-ci ne leur prête pas son attention ; mais que ces impressions des sens inaperçues par la conscience insuffisamment excitée ou inattentive existent cependant, et sont élaborées automatiquement par le cerveau en émotions en dehors de la conscience. De cette façon, il n'est donc pas seulement possible, mais très vraisemblable, que notre esprit est continuellement influencé par tous les autres esprits humains. Non remarqué par la conscience, mais perçu par les centres cérébraux, tout notre entourage humain proche et éloigné se déchaîne sur nous avec des paroles et des gesticulations ; des millions et des millions de voix sourdes et de gestes menus fondent sur nous, et, dans ce pêle-mêle ahurissant, nous n'entendons littéralement pas notre propre parole, quand elle n'est pas assez puissante pour dominer le bourdonnement. La conscience de tous les êtres humains agit sur la nôtre, les mouvements moléculaires de tous les cerveaux se com-

munique au nôtre, qui tombe dans leur rythme, s'il n'est pas en état de leur en opposer un d'une plus grande vivacité, — quoiqu'un tel rythme aussi soit très probablement modifié par les rythmes vibrant sur lui, s'il ne s'adapte pas complètement à eux.

Ce serait la suggestion inconsciente. Laissons maintenant celle-ci, et retournons à la suggestion consciente, qui n'est peut-être pas la plus importante, mais qui est en tout cas plus sûrement accessible à notre connaissance. Elle est exercée par toutes les manifestations à l'aide desquelles s'expriment les états de conscience, le plus fréquemment par la parole, mais aussi par des actes que l'on peut observer. L'idée exprimée provoque dans le cerveau du lecteur ou de l'auditeur, en vertu du mécanisme expliqué plus haut, la même idée ; l'action accomplie provoque dans la volonté du spectateur la même action. Seule la minorité des esprits originaux, des génies, pourra se soustraire complètement à cette influence. Toute éducation, tout enseignement est suggestion. Le cerveau non encore développé de l'enfant se forme d'après les excitations de mouvements moléculaires que lui transmettent ses parents et ses maîtres. C'est par la suggestion qu'agit l'exemple de la moralité comme de la corruption. La masse

d'un peuple pratique des actes d'amour ou de haine, de culture ou de sauvagerie, de pitié ou de cruauté, selon que les uns ou les autres lui sont suggérés par les individualités puissantes de l'époque. Que vient-on parler d'âme populaire ou de caractère national ? Ce sont des mots dénués de sens. Le caractère national est autre à chaque génération. L'âme populaire change d'un jour à l'autre. Veut-on des exemples ? En voici quelques-uns. Le peuple allemand était dans la précédente génération mollement sentimental, romantiquement enthousiaste, bref, émotionnel. Il est, dans la génération actuelle, durement pratique, froidement réfléchi, agissant plutôt que parleur, plus calculateur que rêveur, bref, cogitationnel. Le peuple anglais était dans le premier tiers de ce siècle moralement dégradé ; il buvait sec, sacrait, paillardait, et étalait ses vices au grand jour ; aujourd'hui, il est d'une prudence affectée, sobre jusqu'à l'abstinence, et guindé au plus haut degré ; il trouve son idéal national dans les sociétés de tempérance, dans les œuvres charitables pour le relèvement des femmes de mauvaises mœurs, dans une dévotion papalarde ; il évite les expressions choquantes dans la parole, et les excentricités immodestes dans les actions. Une pareille révolution est l'œuvre de trente ou cinquante courtes années.

Comment après cela peut-on croire et soutenir que la manière de penser et d'agir d'un peuple est le résultat de certaines particularités organiques de celui-ci ? De telles particularités ne pourraient se modifier que très lentement dans un long laps de temps. Il s'agit là de quelque chose de tout différent, de ce que les adeptes de la « psychologie des peuples » n'ont pas vu jusqu'ici : il s'agit de suggestion. Les grandes figures humaines surgissant au milieu d'un peuple suggèrent à celui-ci ce qu'on nomme l'âme populaire et le caractère national, et qu'on tient fausement pour une chose durable et immuable, alors qu'elle est en réalité constamment modifiée par des esprits individuels. On doit se représenter le fait ainsi : un nombre très petit d'hommes exceptionnels se tient en face d'un peuple ou même d'une race, comme M. Bérillon ou M. Bernheim en face d'une hystérique hypnotisée, et suggère au peuple ou à la race des pensées, des sentiments et des actes qui sont repensés, ressentis et refaits sans résistance ni critique, comme s'ils avaient pris naissance dans la propre conscience de la foule. Quand ces hommes exceptionnels suggèrent la vertu et l'héroïsme, le monde voit un peuple de chevaliers du Saint-Graal et de Winkelrieds ; quand ils suggèrent le vice et la bassesse, l'histoire

nous entretient des faits et gestes d'une Byzance de la décadence. Confutzé (Confucius) crée un peuple de lâches; Napoléon I^{er}, un peuple de combattants et de vainqueurs. Le génie forme le peuple à son image, et celui qui veut étudier l'âme populaire doit le faire non dans la masse, mais dans le cerveau de ses chefs. Ce qui réellement est organiquement préformé dans le peuple, c'est sa trempe plus ou moins forte. Toutes ses pensées et ses actions lui seront certainement suggérées; seulement, s'il est un peuple vigoureux, il obéira vigoureusement à la suggestion; un peuple veule, veulement. C'est la différence qu'il y a entre une machine à vapeur de la force de mille chevaux, et une autre de la force d'un cheval: même disposition, mêmes forces motrices, même forme; mais l'une déplace des montagnes, et l'autre met en mouvement une machine à coudre. Ainsi un peuple est monstrueux en vertu et en vice, un autre insignifiant en bien comme en mal; l'un met de grandes forces, l'autre de faibles forces au service de ses génies. Mais ce qui prescrit leur emploi à ces forces organiques, c'est la suggestion, qui émane des hommes exceptionnels. Que l'on ne parle donc pas de l'âme populaire, mais tout au plus du corps populaire, du poing populaire ou de l'estomac populaire. Je crois, par contre, qu'il est dans

les conditions organiques d'un peuple de produire plus rarement ou plus fréquemment des génies.

L'uniformité des vues et des sentiments au sein d'un même peuple ne s'explique donc pas par une homogénéité organique, mais par la suggestion, qui est exercée sur tous les membres de ce peuple par les mêmes exemples de l'histoire, par les mêmes chefs vivants de la nation, par la même littérature. C'est ainsi que les habitants des grandes villes acquièrent la même physionomie morale, quoique en règle générale ils aient les origines les plus diverses et appartiennent à une quantité de races. Un Berlinois, un Parisien, un Londonien ont des propriétés psychologiques qui le différencient de tous les individus étrangers à sa ville. Ces propriétés peuvent-elles avoir des racines organiques? Impossible; car la population de ces villes est un mélange des éléments ethniques les plus variés. Mais elle est sous l'influence des mêmes suggestions et montre pour cela nécessairement dans les actes et les pensées cette uniformité qui frappe tous les observateurs. Aberrations du goût et des mœurs, épidémies morales, courants de haine ou d'enthousiasme, qui à un moment donné entraînent irrésistiblement des peuples entiers, ces phénomènes ne deviennent compréhensibles que par le fait de la suggestion.

Nous avons vu que le mode principal de transmission de représentations d'une conscience à une autre, est la parole. Mais celle-ci n'est qu'un symbole conventionnel d'états de conscience, et en cela git une grande difficulté, parfois invincible, pour rendre sensibles par elles des représentations tout à fait nouvelles. Un génie élabore dans sa conscience une représentation qui avant lui n'a jamais été combinée dans aucun cerveau. Comment tentera-t-il d'exprimer cet état nouveau et particulier de conscience, et de le rendre sensoriellement perceptible à d'autres ? Evidemment, par la parole. Mais la signification de la parole est établie par une convention. Elle rend perceptible aux sens un état de conscience connu auparavant. Elle éveille chez l'auditeur seulement une vieille représentation de tout temps associée au mot employé. Si l'auditeur ou le lecteur doit saisir le mot comme symbole non de la représentation qu'il a exprimée jusque-là, mais d'une autre représentation qui est complètement inconnue du lecteur, il faut passer avec celui-ci une nouvelle convention ; le génie doit s'efforcer de l'amener par une autre voie, en lui montrant les ressemblances ou les contrastes, à la nouvelle notion pour laquelle il a employé le vieux mot. Cela ne peut se faire d'ordinaire qu'approximativement, presque jamais complètement.

Notre langage porte presque dans chaque mot, dans chaque tournure, des traces de cet effort des hommes exceptionnels originaux pour transmettre aux cerveaux de la foule des représentations nouvelles à l'aide des vieux symboles. Tout sens figuré d'expression dérive de là. Si la même racine, par exemple dans le mot allemand « minne », signifie d'abord souvenir, puis amour, elle laisse reconnaître le travail de pensée d'un esprit original qui, pour exprimer une nouvelle représentation, celle de la tendresse désintéressée et fidèle, dut se servir d'un mot qui jusque-là exprimait une autre idée, plus grossière, mais néanmoins superficiellement apparentée à l'autre, celle du simple fait de se rappeler. Chaque génie aurait besoin, en réalité, d'une nouvelle langue à lui pour formuler exactement ses représentations nouvelles. De ce qu'il est obligé de se servir de la langue qu'il trouve toute faite, c'est-à-dire des symboles d'états de conscience antérieurs d'autres individus, il amène assez souvent de la confusion, en donnant à son mot un autre sens que l'auditeur, pour lequel ce mot ne peut avoir, jusqu'à nouvel ordre, que la signification traditionnelle. Le génie verse réellement du vin nouveau dans de vieilles outres, avec cette circonstance aggravante que le destinataire de l'outre ne peut juger le vin que

d'après l'aspect du réceptacle, et qu'il est hors d'état d'ouvrir l'outre et de goûter son contenu.

La nature du langage, le fait qu'il symbolise de vieilles et très vieilles représentations et doit donner aux racines des mots un sens métaphorique pour les rendre propres tant bien que mal à désigner de nouveaux états de conscience, est un puissant obstacle de la transmission de la pensée d'un cerveau génial aux cerveaux de la foule. Celle-ci incline nécessairement à confondre la nouvelle signification figurée du mot approfondi par le génie et employé dans un sens particulier, avec l'ancienne signification littérale de ce mot. Les vieilles et très vieilles représentations continuent à subsister, troublantes et amenant la confusion, sous les nouvelles ; l'axe de la terre apparaît à l'esprit du peuple comme quelque chose ressemblant à un essieu de voiture, le courant électrique comme un liquide qui doit couler à l'intérieur d'un fil à peu près comme de l'eau dans des tuyaux de plomb, et là où le génie a cru expliquer par le mot, il a quelquefois obscurci, il n'a pas éveillé dans l'esprit des autres ses propres représentations, mais des représentations souvent tout opposées. C'est là de nouveau une imperfection humaine contre laquelle nous ne pouvons rien. Peut-être notre organisme se développera-t-il

encore au point que les états de conscience ne s'exprimeront plus par des symboles conventionnels, mais directement. Alors le cerveau original n'aura plus besoin du mot pour communiquer à d'autres cerveaux ses mouvements moléculaires ; il suffira peut-être de penser clairement et nettement une idée, pour la répandre, comme la lumière ou l'électricité, à travers l'espace et la suggérer à d'autres ; on n'aura plus besoin de la revêtir des vieux haillons d'un langage qui nous contraint, par exemple, à exprimer l'idée d'un tout dont nous sommes des parties, par le mot « nature », qui originairement signifie « celle qui enfante », nous imposant ainsi l'idée d'une mère avec tous les attributs de la sexualité nécessaire pour la reproduction à la façon des mammifères. Mais jusqu'à ce que nous ayons atteint cette perfection fabuleuse, il faut bien nous contenter du mot, et nous devrions simplement tâcher loyalement de nous comprendre les uns les autres, autant du moins que cela nous est possible¹.

(1) La science marche vite. Quand j'écrivais ce chapitre, mon hypothèse de la suggestion était quelque chose de tout nouveau, un véritable paradoxe. Peu de temps s'est écoulé, et cela a suffi pour transformer le hardi paradoxe en une banalité universellement acceptée, qui n'est plus contestée même par la science officielle dans les Académies et les Universités.

J'ajouterai une seconde remarque à celle-ci. Les idées

exprimées dans ce chapitre sont presque identiques à celles que M. Tarde a exposées dans son livre sur *Les lois de l'imitation*. Mais je tiens à constater que j'ai écrit ce chapitre avant que le livre de M. Tarde ait paru. Il est évident que M. Tarde n'a pas connu mon travail. Or, je n'ai pas non plus connu le sien, pour la raison péremptoire qu'il n'était pas publié au moment où le mien a paru. Je me suis simplement rencontré avec M. Tarde, et j'en tire quelque orgueil.

IV

RECONNAISSANCE

« Un vif sentiment de faveurs à venir » : c'est ainsi que le satirique anglais a défini la reconnaissance. Il croyait faire une plaisanterie, et il a donné en réalité une explication définitive de l'essence de ce sentiment. Chez tous les individus sains et sentant d'une façon naturelle, il y a au fond de la reconnaissance l'expectation claire ou obscure de nouveaux bienfaits. S'il n'y a plus du tout à espérer la continuation ou le renouvellement de ceux-ci, toute reconnaissance cesse envers le bienfaiteur, ou, si elle persiste malgré cela, ce n'est que par suite ou d'une habitude organique ou de l'inhibition artificielle, exercée par la civilisation, de processus régressifs dans la vie du sentiment. Je crois avec les philosophes évolutionnistes, avec Darwin, Herbert Spencer et Bain, que tous les sentiments humains ont leur origine dans leur nécessité ou leur utilité pour la conservation de l'individu et de l'espèce. Nous ressentons aujourd'hui, par exemple, l'amour comme une volupté,